

Ma carrière de journaliste à Matane de 1955 à 1984

Gilles Gagné
directeur de la rédaction
La Voix Gaspésienne

Lorsque *La Voix Gaspésienne* naquit en novembre 1955 de ce qui restait de *La Voix de Gaspé* (publiée par Les Editions Marquis à Montmagny), il n'existait guère à Matane et dans la région de tradition en journalisme. Il y avait bien depuis un certain nombre d'années un hebdo qui s'appelait *La Voix de Matane* mais il n'offrait pas de quoi faire école même si la journaliste d'alors accomplissait du travail honnête.

La Voix de Gaspé n'avait de gaspésien que son nom. Le contenu se résumait en des communiqués d'intérêt très général assaisonnés ici et là de quelques potins (va-et-vient, naissances, mariages, décès) en provenance de correspondants plus ou moins réguliers que le journal gardait dans certains villages de la péninsule.

Il n'y avait plus d'abonnés; on avait cessé de les solliciter depuis assez longtemps mais ils recevaient quand même le journal. *La Voix Gaspésienne* dut donc se bâtir un public à partir de rien dans un territoire déjà partiellement occupé par un concurrent dont les intérêts étaient rimouskois, MM. René et Octave Lapointe, propriétaires de la compagnie de radiodiffusion de Matane Ltée qui exploitait la station de radio CKBL (la télévision ne devant s'ajouter que deux ans plus tard), estimaient que la région de Matane se devait de posséder son propre journal. *La Voix Gaspésienne* ralliait donc une entreprise déjà vouée en partie à l'information et devait, dans l'esprit des acquéreurs,

jouer en quelque sorte un rôle de promoteur pour les activités de radio-télévision. Ce que le journal fit pendant un certain temps avant de se donner une personnalité propre.

La Voix Gaspésienne était vieille d'une édition lorsque j'y entrai le ou vers le 20 novembre 1955, Je n'avais jamais exercé le métier de journaliste. L'idée ne m'avait jamais même effleuré. J'étais sans emploi à l'époque, victime du chômage saisonnier dans l'industrie du bois. Quelqu'un avait dit à l'éditeur que j'avais peut-être des aptitudes pour devenir reporter. Personne dans l'entreprise n'avait une quelconque expérience du journalisme écrit. J'allais donc apprendre le métier sur le tas, comme on dit. Pour compléter le personnel du journal, il y avait une secrétaire-réceptionniste chargée de l'abonnement, de la correspondance, de l'envoi des factures. Pendant quatorze ans, personne ne vint s'ajouter, exception faite de quelques col-laborateurs occasionnels.

DE A À Z

Il fallut tout apprendre, se créer un public et des connaissances, développer des sources d'information. Tâche assez raide pour un jeune homme qui n'avait aucune habitude du public, qui n'avait pas participé tellement à l'activité socio-économique du milieu. L'autre hebdo avait ouvert des portes, bien sûr, mais

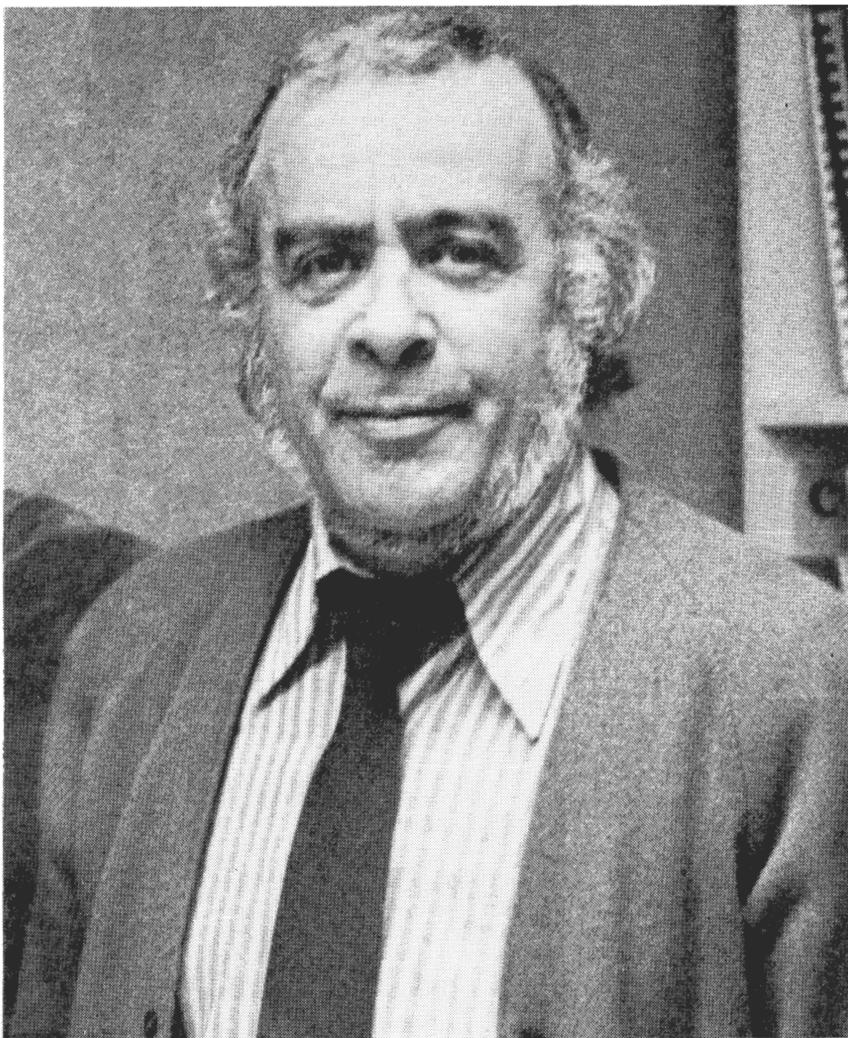
il fallait apprendre à être meilleur que lui et rapidement. Il fallait aussi devenir photographe plus vite encore.

La compagnie qui présidait aux destinées de la radio et préparait l'avènement de la télévision ne considérait pas ce modeste journal comme une de ses priorités. Mon éditeur reconnaîtra qu'on voyait le journal un peu comme le parent pauvre de la famille.

Dans les débuts, j'occupais un tout petit local sans fenêtre au troisième étage de l'immeuble où logeait la radio. Pour atteindre mon bureau ou en sortir, il me fallait traverser le studio de l'annonceur de la radio, ce que je ne pouvais faire que lorsque jouait une pièce musicale ou que passait un message enregistré. Je préférais recevoir les gens dans les locaux de la radio plutôt que les obliger à ce hasardeux voyage à travers le studio.

Les choses s'arrangèrent lorsque la Compagnie de radiodiffusion, pour accommoder les services de la télévision, dût déménager dans un immeuble plus spacieux et mieux équipé où j'occupais un grand bureau facile d'accès, muni du téléphone, ce qui me faisait défaut dans les premiers temps et m'obligeait à traverser encore plus souvent le dit studio.

Il n'y a rien là pour émouvoir la galerie. Dans la plupart des hebdomas à cette époque, on travaillait dans des conditions difficiles non seulement au plan de la tâche proprement dite mais face à un public déjà exigeant et toujours



Gilles Gagné directeur de la rédaction à *La Voix Gaspésienne* de Matane.

un peu méfiant vis-à-vis la presse. Il a fallu faire preuve de patience et de retenue. Tous ceux qui pratiquent ce métier vous diront qu'un débutant risque de se river le nez d'autant plus facilement qu'il s'imagine qu'en occupant une tribune, si modeste soit-elle, il peut changer la face du monde d'une seule phrase lapidaire. Un vieux du métier nous eut vite ramenés à la réalité mais il ne s'en trouvait pas dans notre entourage.

Dans la seconde moitié des années cinquante, M. Duplessis régnait toujours en maître absolu et son régime, bien implanté dans notre région, ne se montrait pas très réceptif à la critique. Les politiciens en place, surtout en cette fin de régime, tentaient bien de vous glisser de l'argent de poche si vous les aviez en estime mais rappliquaient très vite chez votre éditeur si vous leur déplaisiez. Comme mon employeur traitait commerciale-

ment avec tous ces gens surtout en périodes électorales, il tentait de ne pas s'aliéner les instances du parti tout en sauvegardant le principe d'une information honnête. En certaines situations, cela devenait un exploit presque irréalisable. Les jeunes journalistes devaient se plier à des contraintes que leur idéalisme acceptait mal.

UNE AUTRE ÉPOQUE

Par ailleurs, il y avait des compensations et nous finissions par établir un équilibre à travers tout ça. Fin des années cinquante et début des années soixante, j'ai pu établir d'excellentes relations avec les divers paliers de gouvernements, municipalités et commissions scolaires surtout. J'ai eu par exemple la chance de traiter avec des maires et présidents

de commissions et des fonctionnaires beaucoup plus ouverts à la libre circulation des idées et de l'information, qui m'ont appris énormément et qui ne m'ont jamais gardé rancune des erreurs que j'ai commises. Au fur et à mesure que je pénétrais plus avant dans ces milieux, j'ai découvert que ce métier-là en valait la peine malgré les difficultés que devait affronter une entreprise naissante dépendante d'un peu tout le monde pour subsister.

Dans le public, on perd parfois de vue que les journaux comme les nôtres sont des entreprises commerciales qui ne peuvent se permettre de se couper de leurs sources de revenus si elles veulent rester en vie. Le défi consiste à conserver son indépendance tout en essayant de concilier des intérêts fort divergents.

La Voix Gaspésienne commença à vivre pleinement sa vie à la fin des années soixante alors qu'elle se donna son propre service de publicitaires, une fonction qu'avait exercée jusqu'alors le service des ventes de la radio-télévision, sans trop de conviction, à l'intention de ceux qui préféraient le journal aux autres médias. Puis vinrent les ateliers de photocomposition et de montage qui nous permettaient d'aller jusqu'au produit fini ou presque.

Arrivèrent aussi les jeunes journalistes, ceux qui sortaient des cours de journalisme, qui connaissaient un tas de choses en sciences sociales et politiques, encore plus imbus que leurs devanciers de l'importance de leur rôle dans la société, de leur "mission". Ils réalisèrent vite, comme nous, que le métier s'apprend sur le terrain, pas entre quatre murs, qu'il faut d'abord s'adonner aux faits divers, se familiariser avec le milieu et ses habitants, la société régionale et ses institutions et toujours prendre soin de respecter l'opinion des autres. Il faut admettre en partant qu'un journal n'a rien de la *Bible*, que les grands éclats ne remplacent pas la crédibilité, qu'il ne sert à rien



Les directeurs du Club des journalistes du Bas Saint-Laurent et de la Côte-Nord lors d'une réunion à Matane en décembre 1962. Au bout de la table, il s'agit de Jean-Paul Légaré de Rimouski (président). Les autres sont Lisette Morin de Rimouski (trésorière), François Côté de Sept-Iles (directeur), Gaston Ouellet de Rimouski (secrétaire), Gilles Gagné de Matane (directeur) et Jacques Larocque d'Amqui (directeur) (photo Archives *La Voix Gaspésienne*)

de raconter des choses aux lecteurs si on ne sait pas les exprimer. A combien de jeunes gens n'a-t-il pas fallu apprendre à se servir d'un dictionnaire, à consulter la grammaire, à utiliser des mots simples pour dire des choses simples et même des choses compliquées ? A combien de jeunes gens instruits n'a-t-il pas fallu dire que ce métier, malgré toute leur science, ne leur convenait pas ? Il faut plus que jamais le répéter. Précisons toutefois que, depuis cinq ou six ans, *La voix Gaspésienne* a une bonne équipe et d'une remarquable stabilité.

LES COLLÈGUES

A l'origine, j'ignorais tout de mes collègues qui, de Rivière-du-Loup jusqu'à la Baie-des-Chaleurs, en passant par Mont-Joli et Amqui, pratiquaient le même métier que moi. Je les lisais mais il ne m'était pas donné de les côtoyer.

Quelqu'un s'imagina un jour, au début des années 60, qu'il fallait bien les amener à se rencontrer. C'est ainsi que se constitua un club de presse régional qui regroupait surtout les journalistes de la presse écrite du Bas-Saint-Laurent et de la Côte-Nord. J'eus alors l'occasion de rencontrer Lisette Morin, Andrée Gauthier et Sandy Burgess, du *Progrès du Golfe*, Jean-Paul Legaré, de *L'Echo du Bas Saint-Laurent*, Laurent Laplante qui, à l'époque, dirigeait *l'Aquilon* à Hauterive, Beauvais Bérubé, du *Saint-Laurent* à Rivière-du-Loup, Marie-Louis Pelletier, du *Courrier de Trois-Pistoles* et, plus tard, Jacques Larocque de *L'Avant-Poste gaspésien* à Amqui et Roger Boudreau, de *l'Information* à Mont-Joli.

Ces gens-là travaillaient dans des journaux plus anciens que le mien mais nous avons beaucoup de problèmes en commun et finalement, chacun s'en tirait à peu près de la même façon.

Le club en question n'a pas eu

une existence très longue mais il a contribué à faire connaître le métier un peu mieux dans le public, à créer des liens d'amitié entre nous et à nous amener à défendre nombre de causes communes.

L'ÉVOLUTION DU MÉTIER

Certains principes de base n'ont pas changé mais le métier et les journalistes ont évolué sensiblement.

A partir du moment où j'ai commencé en 1955, nous avons poursuivi pendant un temps une politique d'information plutôt locale, de quartier presque. Nous avons entretenu pendant quelques années autour de la péninsule un réseau de correspondants qui nous faisaient tenir régulièrement ou à l'occasion des potins de village. A l'époque, quand une personne de l'Anse-à-Beaufils allait se promener à Gaspé ou à Carleton, ce pouvait

constituer un événement dans sa vie et il fallait en tenir compte.

Il ne nous viendrait pas à l'idée aujourd'hui de rédiger un carnet social du genre. Dans le seul but d'aller manger un "big mac", on parcourt des distances plus considérables, tout juste avant d'aller se coucher.

Un diplômé d'université avait à coup sûr sa photo dans le journal de même qu'une recrue des forces armées.

Je me demande s'il ne faudra pas un de ces jours en revenir à une information de ce type pour se rapprocher des gens.

Au cours des ans, les hebdomadaires locaux et régionaux ont dû s'ajuster à une transformation radicale dans la circulation de la nouvelle. Il y a une vingtaine d'années, la radio-télévision n'avait encore que des services de nouvelles embryonnaires. Le divertissement tenait la meilleure place. Au fur et à mesure que l'appareil gouvernemental a pris des proportions, a installé des délégations dans les régions, à mesure que les lois sociales se sont multipliées, que les mouvements socio-économiques ont pris naissance dans le territoire, le public a éprouvé le besoin d'en connaître davantage. La télévision arrivait à point; elle disposait de moyens techniques considérables. Elle y a vu un champ d'action propice, elle a occupé la place qui lui revenait, elle a forcé des médias écrits à repenser leur rôle et c'est pour cette raison que l'hebdomadaire devra revenir, en partie du moins, à ses amours premières qu'elle a oubliées avec le temps. Il ne faut pas songer à concurrencer quotidiennement la radio-télévision.

Le développement de "l'industrie de l'information", tout en répondant à un vœu du public a aussi modifié en profondeur les liens que les journalistes entretiennent avec le pouvoir politique. Nous pouvons dire beaucoup plus de choses qu'il y a trente ans. Nous commentons davantage. Plus exposés au jugement populaire, les hommes publics ont dû apprendre à encaisser les coups. C'est eux

maintenant qui doivent faire attention. Il y a trente ans, un éditeur risquait de perdre des contrats de publicité pour un seul paragraphe, une seule phrase. Effectivement, il en perdait à l'occasion. La censure vient maintenant plus de l'intérieur que de l'extérieur. On ne peut quand même pas se permettre de raconter n'importe quoi.

DE GRANDS MOMENTS

Des points tournants qui ont jalonné ces trente années, je retiens en particulier l'époque 1963-1976. Elle ne dit pas tellement de choses à la génération actuelle mais elle a ouvert aux journalistes de la région de vastes horizons.

Je me souviens fort bien de cet été 1963 alors qu'arriva à Mont-Joli le premier bataillon de toute une équipe de jeunes spécialistes, quelques-uns frais sortis de l'université, qui, en conférence de presse, nous expliquèrent qu'une loi adoptée depuis peu par le gouvernement fédéral et connue sous le signe d'ARDA (aménagement régional et développement agricole) pouvait par quelques-unes de ses dispositions modifier tout le visage socio-économique du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine.

Ce furent la naissance du Bureau d'aménagement de l'Est du Québec et de toutes ces études qui allaient conduire à la confection d'un Plan de développement du territoire. On vit s'installer à Mont-Joli de jeunes scientifiques, administrateurs, démographes, géographes, sociologues, économistes, spécialistes en forêts, en pêches, en mines, en développement social, en animation. On assistait à l'entrée en scène de toute une batterie de jeunes experts qu'on appelait les "barbus du BAEQ" même si la plupart d'entre eux ne portaient pas la barbe.

De 1963 jusqu'à 1968, jusqu'à

la signature de l'entente Ottawa-Québec qui allait régir l'application du plan mis au point pendant ces cinq ou six années, on assista dans le territoire à un bouillonnement d'idées et de projets, à l'éclosion de théories nouvelles, à une véritable autopisie de cette région qui accusait depuis toujours un retard considérable sur les moyennes nationales. On mit sur pied des conseils de territoire qui donnèrent naissance au Conseil régional de développement (CRD) et ce fut la mise en place des structures administratives fédérales et provinciales.

On vit aussi surgir un vocabulaire spécialisé et tout nouveau pour nous: concertation, pôle de croissance et de développement, zone prioritaire, occupation de l'espace, centre local de services communautaires, clientèles-cibles, territoire-pilote et quoi encore! Un jargon qui nous a marqués pour la plupart, que nous avons cultivé et raffiné, malheureusement, jusqu'à la manie. Les uns ne parlent plus que par sigles et depuis ce moment, les tables se concertent.

Le dit plan n'a peut-être pas donné grand-chose mais ce fut quand même un époque exaltante pour tout le monde et, à plus forte raison, pour les journalistes. Non seulement pour ceux de la région mais aussi pour les journalistes de la presse nationale qui consentirent enfin à jeter les yeux sur cette curieuse région que seul son folklore avait rendu jusque-là intéressante.

Ce fut une époque vivante, une page colorée de notre histoire, une excellente école de journalisme. Jamais il n'y avait eu autant de choses à rapporter et à commenter. Jamais il n'y avait eu autant de satisfaction à collaborer à une oeuvre qui allait enfin sortir la région du borbier. Nous devons déchanter avec le temps parce que la montagne allait enfanter d'une souris. Nous gardons cependant l'impression d'avoir su faire la part des choses.

Pendant un temps, nous



L'équipe de *La Voix Gaspésienne* ...il y a quelques années!

avons cru qu'il allait jaillir de ce bouillonnement un début de conscience collective. Elle n'eut pas lieu. Au contraire, dans bien des cas, l'esprit de clocher se durcit. Cette conscience collective s'éveilla surtout vis-à-vis de la responsabilité des gouvernements.

Pour le reste, il devenait évident qu'on n'allait pas faire un tout d'une multitude de régions et de sous-régions qui, contrairement à ce qu'une carte de géographie peut laisser entendre, ont chacune leur tissu social, leurs intérêts propres, leurs particularités démographiques. Une belle leçon de choses pour les journalistes! Depuis ce temps, les vieux du métier travaillent plus à l'aise. Ils en ont eu de la chance de participer à cette aventure! On leur a créé de plus un éventail d'organismes socio-économiques qui les alimentent aujourd'hui.

AU BAS DE L'ÉCHELLE

Des enquêtes ont révélé que les journalistes arrivent loin derrière les médecins dans l'estime du public. Sans doute parce que la presse s'attache davantage aux mauvaises nouvelles qu'aux bonnes. Dans les régions, il conviendrait de tempérer ce jugement. Je n'ai

jamais senti que les journalistes passaient pour les parias des gens de métier. Ils jouissent d'une cote relativement bonne et cela, parce que le journal régional figure parmi les institutions jugées nécessaires sinon essentielles. On ne sait jamais quand on aura besoin de lui.

De toutes ces années de métier, je garde le souvenir de solides amitiés que les accidents de parcours n'ont pas entamées.

La Voix Gaspésienne aura bientôt trente ans. Elle compte maintenant dix-huit employés et 8 000 abonnements payés. Elle a remporté pour 1983 le premier prix chez les hebdomadaires régionaux.

Les années n'ont pas résolu tous les problèmes. Il reste encore très difficile de "couvrir" efficacement cette vaste région qui va de Baie-des-Sables à Mont-Louis. A cause des distances, bien entendu, de la faible densité de la population et de certaines divergences d'intérêt qui font que, sur une question donnée, Sainte-Anne-des-Monts ne pense pas nécessairement comme Matane. Cela contribue à rendre la tâche des journalistes plus intéressante encore.

Comme le temps passe! Hier encore, il me semble que je parlais à pied pour faire une ronde en ville, lesté d'un lourd appareil-photo tel le *Speed Graphic* que nous utilisions dans les débuts. Il fallait souvent mar-

cher d'un bout à l'autre de la municipalité pour couvrir un événement quelconque sans avoir l'assurance préalable d'en tirer une nouvelle potable ou une photo passable. Le personnel n'abondait pas; il ne fallait pas compter ses heures. Pour prendre des vacances, il fallait choisir le moment ou cesser publication pendant une semaine. En temps normal, quand la secrétaire prenait les siennes, le journaliste s'improvisait réceptionniste, commis, fabricant d'annonces en plus d'assumer ses tâches habituelles.

L'aventure est devenue une entreprise bien organisée où chaque poste a son titulaire. Chacun prend ses vacances quand il lui plait. Il ne faut pas regretter le "bon vieux temps". L'avenir offre des défis encore plus stimulants. Il n'y a guère de place pour la nostalgie. □